

La vraie figure de Chaliapine

La première interview de Chaliapine en France. — Une cloche dans la nuit.
Le « Don Quichotte » de Chaliapine et celui de Gustave Doré. — L'interprétation selon Chaliapine. — Contribution à l'histoire littéraire

Les représentations de Chaliapine à l'Opéra-Comique, étant la grande actualité théâtrale et musicale de cette saison, nous avons demandé à notre collaborateur Gabriel Bernard, qui publia la première interview de Chaliapine en France, alors que le grand artiste russe y était encore peu connu, de parler à nos lecteurs de cette extraordinaire figure de l'art lyrique. Gabriel Bernard est certainement l'écrivain français qui connaît le mieux Chaliapine.

LA PREMIÈRE INTERVIEW DE CHALIAPINE EN FRANCE. — UNE CLOCHE DANS LA NUIT. — LE « DON QUICHOTTE » DE CHALIAPINE ET CELUI DE GUSTAVE DORÉ. — L'INTERPRÉTATION SELON CHALIAPINE. — CONTRIBUTION À L'HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Une amitié déjà ancienne m'unît à Chaliapine.

Elle date, cette amitié, de la première interview que le signataire de ce texte prit au grand artiste, et cette interview était, à proprement parler, la première que Chaliapine eût accordée à un journaliste français.

C'était à Monte-Carlo, au lendemain des tout premiers triomphes du prodigieux tragédien lyrique, sur la scène dirigée par M. Raoul Gunsbourg.

En ce temps-là, Chaliapine ne parlait pas français, et moi, à part *niel, da et nitchevo*, j'ignorais tout de la langue de Pouchkine et de Tolstoï...

Depuis, Chaliapine a appris notre langue et la parle avec un sens exact de ses nuances. Moi, j'ai continué à ne savoir du russe que *niel, da et nitchevo*...

Cette ignorance équivalente de nos idiomes respectifs ne nous empêcha d'ailleurs nullement de nous comprendre. Nous dînâmes ensemble au Café de Paris et nous conversâmes en... italien. Nous baragouinâmes l'un et l'autre un florentin approximatif, et Chaliapine me donna sur son ami, le grand écrivain Maxime Gorki, des informations savoureuses, qui me fournirent la substance d'un « papier » d'importance.

Depuis, j'ai maintes fois revu Chaliapine lors de ses séjours en France.

La conversation avec Chaliapine n'est jamais indifférente. Celle qui me revient en ce moment à l'esprit me semble particulièrement instructive.

Lors d'une de nos rencontres, nous avons repris, Chaliapine et moi, une vieille controverse, ébauchée jadis à Paris, au Café de la Paix, sur la musicalité de la langue française, — controverse qui aboutit d'ailleurs à un accord parfait sur cette vérité, à savoir que le français, quoique suivant des modalités différentes, est aussi musical que l'italien.

On sait, — ce n'est pas Chaliapine qui aborda ce sujet, mais les journaux du monde entier ont publié assez d'informations à ce propos pour qu'on puisse tenir les faits comme étant de notoriété publique, — on sait, dis-je, que le grand artiste eut à pâtir de sa propre générosité à l'égard de tels de ses compatriotes malheureux.

Je le lui rappelai, mais je compris qu'il valait mieux ne pas insister sur ce point. Chaliapine n'aime pas qu'on parle de ses qualités de cœur. Bien vite il revint à l'art. Et, quand on causa d'art avec Chaliapine, on ne perd jamais son temps.

Les méandres de la conversation eurent tôt fait de le ramener à cette conception de l'interprétation dramatique et musicale, qui est, à la vérité, la marque de son incomparable talent. Car c'est un fait que l'art de Chaliapine ne ressemble à aucun autre.

On le comprend quand on considère, par exemple, sa formidable interprétation de *Boris Godounov* ou, — à l'autre pôle de l'expression, — sa non moins forte personification de Bazile du *Barbier de Séville*, acclamée ces jours-ci à l'Opéra-Comique.

On le comprend plus complètement encore quand il « vous » dit, avec cette éloquence faite de conviction réelle, et qui n'appartient qu'à lui, ce qu'il me disait ce jour-là :

« Voyez-vous, cher ami, l'interprétation, ce ne consiste pas seulement à chanter bien exactement un *si bemol* ou un *sol*, ou encore à prononcer convenablement les paroles écrites.

« Il n'y a qu'une chose qui compte : c'est le sentiment vrai, ou la sensation réelle dont les notes ou les mots ne sont que les signes. « Il faut que l'artiste imagine toutes les réelles et tous les rêves que signifient les sons et les paroles... »

« Tenez, il y a quelque temps, je m'étais arrêté en Allemagne dans une petite ville. C'était la nuit. Toute cette petite ville dormait, lorsqu'un cloche d'église tinta. Cette cloche donnait un son que l'on pouvait noter... Mais ce son lui-même m'importait peu... »

« Ce qui m'importait, c'étaient les imaginations que cette cloche déclenchait en moi... Grâce à elle, une représentation complète de la petite ville endormie se dressait devant moi... Cette cloche donnait le son de l'âme de la cité... »

« Eh bien ! j'ai eu la même révélation dans une petite ville française, dont la cloche donnait peut-être la même note que celle du campanile allemand... Or, ce fut un tout autre tableau que la cloche française fit surgir en moi... »

« Les cloches ne parlent pas la même langue partout... »

« Je ne sais si je me fais bien comprendre, mais tout notre art me paraît tenir là-dedans. »

« Ah ! certes, Chaliapine s'était fait admirablement comprendre, et ce qu'il venait de me dire avait la valeur d'un enseignement.

Une autre fois, au cours d'une représentation de *Don Quichotte*, pendant que la salle se répandait en frénétiques ovations, je sougeais à une mélancolique parole du même Chaliapine, me disant un jour :

« Si, une fois le rideau baisse, le spectateur, en rentrant chez lui, garde le silence à notre intention, s'il pense avec quelque durée à ce que nous avons essayé de lui faire voir et entendre, que pouvons-nous désirer de plus, nous autres acteurs et chanteurs ? »

Chaliapine se montrait ainsi obsédé par la fugacité de son art. Il traduisait, selon son tempérament, le terrible : « Que reste-t-il de ce que nous avons fait ? » qui vient aux lèvres de tous les artistes d'interprétation.

Or, au sortir d'une de ces belles représentations de *Don Quichotte*, nous avions la sensation très nette d'une vérité qui se peut formuler ainsi :

« Une certaine limite une fois franchie dans l'intensité expressive, l'art d'un interprète laisse des traces indélébiles. Or, si l'on préfère, il laisse un thème d'histoire ou un thème de légende, parfois l'un et l'autre confondus. »

Non, l'ayant vu et entendu dans *Don Quichotte*, on n'oublie pas Chaliapine. Qu'elle s'associe à des souvenirs de bohème, à des traditions ou à des concepts personnels, la figure qu'il a dessinée reparait fatalement dans le défilé de ses imaginations, et elle s'impose parce qu'elle est puissamment synthétique d'homme.

Le génial illustrateur Gustave Doré se passionna pour le roman de Cervantès, et les dessins qu'il composa sur ses épisodes comptent parmi ses grandes œuvres, au même titre que ses illustrations de la Bible, de la Divine Comédie et des contes de Perrault. En de nombreuses planches, il occupa un *Don Quichotte* passionnément dépeint.

Eh bien ! si l'on veut saisir l'interprétation de Chaliapine, ce n'est pas au théâtre et qu'il faut chercher des points de repère, mais bien dans l'illustration de Gustave Doré. Le *Don Quichotte* du grand chanteur russe est le fruit de celui du grand dessinateur français.

Et, quand on pense à la naïveté de nos imaginations de Gustave Doré, à l'art unique de ce prodigieux maître en œuvre de formes, de mouvements et de caractères, on ne peut que s'incliner devant l'artiste qui, dans un autre domaine de l'expression, nous le même sujet avec une analogie pressante.

Si l'on veut être équitable à l'égard de Chaliapine, il convient d'analyser séparément les trois modes de son interprétation : 1° la présentation plastique du personnage ; 2° la composition dramatique ; 3° l'expression musicale.

Toujours le premier, l'assimilation à Gustave Doré me paraît un critérium.

Comment un homme peut-il physiquement se transformer à ce point ?

Ici, un Slave blond, bien en chair, aux traits arrondis, un type où la douceur domine la fermeté, ardent, et les os pointent partout, une figure enroulée et habitante, baroque et tragique, qui fait dire les enfants et même à penser aux hommes.

Violonnettes seules par cette habitude métamorphose, j'étais allé, au premier chapitre, dans la cage de Chaliapine, avec l'arrière-pensée de retrouver, en l'examinant de près, quelque visage de son visage normal... Eh bien ! au *dehors*, Chaliapine était aussi méconnaissable qu'au *dans* de la cage...

« Son magnétique fait de la son-clème, du quelqu'un à côté de nous.

« Le moi est éternel... »

Mais cette totale méconnaissance n'était rien à côté de la composition du rôle. J'entends par là le port, les gestes, la démarche, les manières, les attitudes que Chaliapine prête à son *Don Quichotte*. Il n'est rien de son héros qui ne concorde à la plus complète expression du héros pittoresque et sublime.

Et je pensais à Gorki...

Non que Chaliapine emprunte à Gorki tout ce qu'il est de ses procédés. Il est lui, et il n'y a rien qui ne s'accorde et avec son tempérament et avec l'opéra, son art, son rôle. Mais si le nom d'un grand acteur français est venu sous ma plume, c'est que ce grand chanteur s'apparente aux plus grands acteurs, Pâris, Pâris, l'aphone, la composition de ses rôles feraient l'admiration.

Or, l'interprétation vraie de Chaliapine est toujours le digne pendant de son interprétation dramatique. La voix solenne et morose, après à une extraordinaire multiplicité d'inflexions, est conduite avec une sensibilité complète qu'on la peut imaginer. De la puissance des sons pleins à la subtilité tenue des demi-tons, Chaliapine est maître de son organe, et il en *sabote* toujours les effets à la réalité de l'expression.

On conçoit qu'un tel artiste ait imposé dans le monde entier, sans effort apparent, sa personnalité et son art.

Avant lui, il y a quelques jours, la curiosité de jeter les yeux sur cette première interview donnée par Chaliapine à un journaliste français à qui il n'est fait allusion au début de ces notes, j'ai constaté que pas une seule fois, au cours de la conversation, le grand artiste russe ne m'avait parlé de son art ni de lui-même.

Il ne me parla que de son ami Gorki.

Ils avaient connu la misère ensemble, ils avaient été emprisonnés ensemble...

Mais il y avait ceci, à savoir que personne, à l'époque, ne connaissait mieux que Chaliapine son célèbre compatriote.

Aussi bien, se trouve-t-il que, considéré dans le recul du temps, ce que Chaliapine me dit alors prend la valeur d'une contribution à l'histoire littéraire.

Certes, le Gorki d'aujourd'hui présente à l'esprit des hommes une figure sensiblement différente de celle qui était la sienne au moment où m'en parlait Chaliapine.

Depuis, il y a eu la guerre et il y a eu la révolution russe.

Il n'en demeure pas moins que ce que me dit Chaliapine — et ce qu'il était seul à pouvoir me dire — de la façon de travailler de Gorki, constitue un document *littéraire* précieux, dont nous voudrions bien posséder l'équivalent relativement à d'autres grands écrivains.

J'avais nettement posé la question que voici :

— Quelle est la méthode de travail de Gorki ?

— A proprement parler, répondit Chaliapine, il n'en a pas. Il donne à l'étude et à la production tout le temps qu'il n'emploie pas à gagner son pain. L'heure et le lieu lui sont indifférents pour lire et écrire.

« Il fait une lecture dans la lecture, comme jadis, vagabond, il s'arrêtait dans une isba pour dormir; il fait une journée ou une nuit d'écriture, comme une étape dans la steppe.

« Par exemple, ce qui caractérise le labeur de Gorki, c'est la sévérité rigoureuse de l'écrivain à l'égard de lui-même. Elle n'a d'analogie que le self-contrôle de votre Flaubert.

« Mais tandis que chez Flaubert, le perpétuel mécontentement de soi-même avait quelque chose de morbide, Gorki, qui, par une de ces antinomies fréquentes chez les hommes de génie, a gardé une candeur puérile, emploie dans la révision de ses travaux des procédés de *magister*.

« Il code gravement un passage de roman comme un professeur code une composition scolaire. Et il prend un plaisir naïf à jouer ce

rôle de maître d'école, se morigénant durement, lorsqu'il s'est attribué, en marge de sa copie, une note inférieure à la moyenne...

« En ce cas, du reste, il détruit impitoyablement la page jugée mauvaise...

« Il y a aussi toute une partie de l'œuvre de Gorki presque inconnue des lecteurs russes, et absolument insoupçonnée du public étranger. Je veux parler de ses productions versifiées, pour la plupart inédites, et qu'il considère, lui, comme un relâchement. Or, si vous saviez à quel degré de lyrisme ce réaliste atteint !...

« Tenez, je me souviens d'une manière de dialogue épique entre le Soleil, Saturne, la Lune et la Terre, qui rappelle quelque formidable imagination de Victor Hugo, telle l'effarante promenade du Satyre dans le Ciel, dans la *Légende des Siècles*...

« Quand il écrit des vers, Gorki a plusieurs ongles devant lui et il emploie l'un ou l'autre suivant un certain symbolisme graphique. La strophe est-elle idyllique ? Il se sert de l'encre bleue. L'encre rouge tracera des vers de passion et d'enthousiasme. A l'encre noire la mélancolie et la désespérance...

« Enfantillage, direz-vous... Non, mais bien plutôt indice de l'éternelle jeunesse du caractère, en contraste avec l'ampleur et la profondeur de l'œuvre... ».

★ ★

Ces quelques notes sur mon ami Chaliapine, que le *Courrier Musical* a bien voulu me demander, n'ajoutent sans doute rien à sa gloire artistique, mais il n'est pas impossible qu'elles attirent l'attention sur l'intelligence et le caractère de ce prodigieux artiste.

Même si Chaliapine n'était pas le génial tragédien lyrique que l'on sait, il serait encore une extraordinaire personnalité, une de ces grandes figures humaines présentant un intérêt universel et dont maint roman-fier pourrait s'inspirer pour créer un type.

GABRIEL BERNARD.